

La toxicomanie comme tenant lieu de symptôme

Pascale MACARY-GARIPUY

Au-delà du singulier, il semblerait qu'un point commun puisse être dégagé chez les sujets toxicomanes. Ce plus petit dénominateur est un certain rapport à la castration et à un certain type de jouissance : de ces sujets émanent à la fois un « non » à la castration et un agrément à une jouissance que nous nommerons pour l'instant « toute ». S'adonner à la recherche d'une jouissance non entamée par la castration a pour conséquence un évitement de la question du désir, ce que tout clinicien ayant à faire avec des toxicomanes peut aisément repérer : le sujet renonce à une part de jouissance phallique, qui est une jouissance passée au fil de la castration.

La jouissance phallique, qui est une jouissance de restes, une jouissance ordonnée par le langage et donc passée au fil de la castration, propose un monde de semblants, de reconnaissances réciproques, de biens à peu près communs, donnant au sujet ses petites in-satisfactions quotidiennes : un ou des partenaire(s), des enfants, une voiture, un travail, parfois du pouvoir, etc. Autant d'in-satisfactions souvent refusées par les toxicomanes, qui, eux, ne veulent pas marcher au pas de cette jouissance phallique, qui fonctionne aux idéaux du moment. Ils ne veulent pas, bien souvent, entrer dans ce système-là : ils préfèrent rester sur ses marges, vivre de la manche ou du RMI (ou du plus moderne RSA), ne pas avoir une jolie maison pleine de chats, mais ils aiment les chiens, les squats et la rue, l'errance ferroviaire et le travail saisonnier, ou encore l'intérim. Le contremaître éprouve leurs nerfs, le chef d'atelier les agresse ; leur conscience de l'exploitation est rude et le monde tel qu'il est est du semblant : ils ne veulent pas s'en faire les dupes. Ils préfèrent donc errer par rapport aux autres de l'amitié, de l'amour ou des parents, tout en se fixant à une jouissance répétitive. Le lien social qu'ils soutiennent tourne autour du produit, lien social qui n'a rien à voir, à l'instar du discours capitaliste, avec l'amour, et d'ailleurs, en étant strictement freudien, nous pouvons dire que c'est moins du lien social qu'ils instaurent que des liens de groupe – de toxicomanes : ils sont les uns avec les autres, les individus se coagulent du fait de leur passion commune pour l'objet.

Celui qui n'est pas adonné aux produits objecte lui aussi bien sûr, à sa façon, à ce qui fait marcher au bien commun. Mais lui est plutôt d'accord, s'il est névrosé, pour jouir de tout ce qu'offre notre monde. Mais il n'y arrive pas. Son symptôme l'en empêche et lui fait dire non, surtout non à ce qu'il désirerait : sur le mode de l'insatisfaction ou celui de l'impuissance. En vérité, tout comme le toxicomane, sa jouissance se situe pour une part ailleurs que dans ces propositions civilisatrices. Sa vérité se situe dans l'infâme que porte son symptôme d'une jouissance à lui-même ignorée et qui va se répéter de situation en situation, à partir de certains traits qui les relient les unes aux autres. Ce qui fait que toujours, pour tout sujet, le vers est dans le fruit : en certains segments de la vie, la jouissance phallique se gâte de l'irruption de la jouissance symptomatique. Ceci est la position freudienne quant au symptôme, que l'on trouve par exemple dans *Malaise dans la civilisation*.

D'ailleurs, il est à préciser que bien sûr la toxicomanie n'est pas une quatrième structure (par exemple « structure addictive ») et, dès que les sujets « toxicomanes » arrêtent le produit et se mettent un peu à parler, on voit bien qu'ils sont névrosés, psychotiques ou même pervers. La structure les prend à la gorge et les contraint eux aussi à la procrastination, à la pensée obsédante, ou à la demande d'amour. Leur passé vient les hanter, la culpabilité, les ratages de la vie, les regrets et les doutes les assailent. Ils « deviennent » parfois, et je ne parlerai que d'eux, des névrosés avec en plus une angoisse massive. Et cette angoisse est un signe clinique qui ne trompe pas : quelque chose ne s'est pas mis en place pour eux ou alors ils ne savent pas s'appuyer dessus, ils ne savent s'aider de cette invention qui pourtant nous embête... qui est le symptôme. Car le symptôme, s'il nous embarrasse, est la défense que chacun a trouvée pour son compte, afin de rendre l'existence supportable. Le symptôme, arqué sur le montage fantasmatique, vient traiter en la bordant une jouissance en trop : qui a à voir certes avec le retour du refoulé (un exemple connu : l'amour incestueux pour le père chez Dora), mais aussi avec une jouissance réelle, non sue : quel objet suis-je pour l'Autre ? cela étant articulé dans le fantasme.

Patrick Petit, en 1993, avec d'autres arguments, avançait quelque chose d'analogue : il se demandait si la toxicomanie est « un symptôme, autrement dit – ce en quoi consiste un symptôme au sens de la psychanalyse –, une formation de l'inconscient. Une toxicomanie est-elle comparable à un lapsus, à un acte manqué, à un rêve ou à une phobie ? Ce dont il s'agit est-il à mettre sur un même plan qu'une forme de conversion hystérique, par exemple ? La drogue n'intervient-elle pas plutôt, chez le toxicomane, au regard de son échec à se confectionner un symptôme de cet ordre, et donc comme participant d'une formation de prothèse, ainsi qu'on a pu le suggérer¹ ? ».

1. P. Petit, « L'évènement de Quincey », article du 13 juillet 1993, consultable sur Internet (www.freud-lacan.com/articles/article.php?id_article=00194).

Pour approcher le symptôme, nous nous pencherons en un premier temps sur une vignette clinique empruntée à Michel Sylvestre². Le fond de la souffrance de l'un de ses patients est lié à un fantasme qui peut s'énoncer ainsi : « Un enfant est humilié – par le père. » Tous les symptômes du patient convergent vers ce point précis, où sa subjectivité s'anéantit, se dissout dans le surgissement d'une humiliation. Il pâlit devant l'autorité de ses supérieurs hiérarchiques ou, à l'inverse, il fait lui-même plier les autres sous ses exigences ; ou encore assiste-t-il aux spectacles du monde où le faible comme le pauvre supportent la douleur d'exister. Toujours survient pour ce sujet ce point d'anéantissement qu'il nomme de ce terme « humiliation ».

L'humiliation le touche qu'il soit ou non acteur de la scène, ou qu'il y joue un rôle actif ou passif (effet du renversement de la pulsion). Bien sûr, ce fantasme passe inaperçu au sujet, alors qu'il agit sur toute la psychopathologie de sa vie quotidienne. Ce que l'on pourrait appeler son extrême sensibilité le fait se cabrer dans la cure dans les moments où il voit s'ébaucher ce type de situations. Nous voyons poindre là la jouissance du sujet sous la forme de la répétition. Et ce qui constitue sa souffrance, c'est aussi bien sa jouissance.

Cette petite vignette nous permet de pointer une articulation entre symptôme et fantasme. Avant de soutenir notre thèse – le toxicomane ne s'appuie pas sur son symptôme –, il convient d'explicitier rapidement l'un et l'autre de ces concepts, le fantasme et le symptôme.

Le fantasme fondamental (\$ ◇ a)

Allons directement à la fonction du fantasme : il est une suppléance au défaut structural du Nom-du-Père à chiffrer tout de la jouissance de l'Autre. Le fantasme supplée à la mise en échec du Nom-du-Père à faire passer toute la jouissance de l'Autre maternel du côté du désir, ou, dit autrement, à castrer entièrement l'Autre. Cette jouissance de l'Autre est une *imputation* du sujet à l'Autre, car la jouissance laissée en souffrance par le signifiant phallique est celle du sujet. C'est une jouissance en son fond masochiste, où le sujet vient incarner l'objet qu'il est supposé être pour l'Autre qui jouit de lui. Cela est causé par la limite imposée au père œdipien à tout chiffrer de la jouissance du fait de l'incomplétude même du langage (S(~~A~~)). En ce point, plutôt que de répondre du côté du signifiant phallique, l'Autre répond par la pulsion : une demande est supposée à l'Autre par le sujet, qui se fait alors livre de chair pour le contenter (se faire bouffé, épié, humilié, excré par l'Autre, selon donc l'une ou l'autre modalité pulsionnelle).

2. « L'aveu du fantasme », dans *Demain la psychanalyse*, Paris, Navarin, 1987, p. 140-145 ; p. 142-143.

Le fantasme a pour fonction de reprendre en une boucle signifiante ce reste de jouissance, pour transmuier la charge de l'injonction de l'Autre d'angoisse en plaisir. Il est donc traitement de la jouissance qui éponge l'angoisse tapie dans le reste de jouissance imputée à l'Autre ; c'est un second chiffrage (le premier étant le complexe d'Œdipe ou la métaphore paternelle) de la jouissance en excès, au champ de l'Autre du langage. Autrement dit, le fantasme est traitement d'un reste réel par la connexion de ce réel jouissif au langage et à l'imaginaire.

Mais ce traitement laissera à son tour en plan une part de réel : le fantasme ne peut qu'imaginariser le trou du réel pulsionnel, mais en aucun cas le significatiser entièrement ; il se heurte à son tour à l'incomplétude du symbolique et aussi à l'échec de l'imaginaire à en rabouter la trame. Si le fantasme transmue l'angoisse en plaisir, il le fait jusqu'à un certain point, il rencontre une limite au traitement qu'il fait de l'angoisse.

L'« être ³ » du sujet est donc extrait comme objet de la jouissance de l'Autre, selon un certain mode pulsionnel. Ce que nous voulons souligner là, c'est qu'un reste de l'infantile sous l'égide de l'objet *a* vient agiter la jouissance de tout un chacun, hors de la circonscription phallique.

Le symptôme ensuite...

Plutôt que de faire un exposé académique sur le symptôme chez Freud puis chez Lacan en finissant par le *sinthome*, nous prendrons les choses plus directement, à partir de quelques assertions de Lacan, extraites de deux conférences de 1975, donc à la pointe dernière de son enseignement : l'une du 13 avril prononcée aux journées des cartels de l'École freudienne de Paris ⁴, l'autre énoncée le 4 octobre, la « Conférence à Genève sur le symptôme ». C'est l'époque de l'élaboration du séminaire *RSI*, le *Séminaire XXII*. C'est un moment où le symptôme trouvera une dimension de quatrième rond qui nouera les trois autres ronds de la structure. Cette question sera pleinement déployée l'année suivante, dans le séminaire sur Joyce, *Le sinthome*.

Lors de la première conférence des cartels du 13 avril 1975, Lacan parle de la drogue comme étant « ce qui permet de rompre le mariage avec le petit-pipi ; il n'y a aucune autre définition de la drogue que celle-ci : c'est ce qui permet de rompre le mariage avec le petit-pipi ». Nous reconnaissons dans ce « fait-pipi » le mot d'enfant dont le petit Hans affubla son organe et c'est bien à ce cas que Lacan fait référence dans ce texte.

3. Nous voyons que l'ontologie est déjà un montage, un artefact du fait du langage.

4. J. Lacan, « Journées des cartels de l'École freudienne de Paris », *Lettre de l'École freudienne*, n° 18, 1976, p. 263-270 (exemplaire site Goagao, p. 5).

Ce cas de phobie exemplaire intéresse Lacan en tant que Hans achoppa dans le passage de l'infantile à la structure et que ce raté se lit dans son symptôme phobique. Hans nous permet d'approcher le symptôme dans le cadre de la névrose infantile, et Lacan part de là pour théoriser, à cette époque, la question du symptôme. Il prendra en compte le réel de la jouissance que la formation symptomatique vient border, tout en le coinçant d'une certaine façon, pour qu'il n'éclabousse pas tout de l'existence.

Cette phrase fort célèbre et presque unique sur la drogue apparaît alors que Lacan parle d'un embarras phallique à propos de Hans. De façon générale, la phobie, arquée sur l'angoisse, apparaît au moment où l'enfant « s'aperçoit qu'il est marié avec sa queue », et ce qu'il soit garçon ou fille. Et « tout ce qui permet d'échapper à ce mariage est évidemment le bienvenu, d'où le succès de la drogue par exemple ».

L'idée de l'irruption de l'angoisse chez Hans liée à la rencontre – cette fois-ci au *Wiwimacher* (fait-pipi), nom emprunté au petit garçon – sera reprise sept mois plus tard à Genève. Dans cette conférence, Lacan avance que l'expérience clinique apprend que « c'est bien à une étape précoce que se cristallise pour l'enfant ce qu'il faut bien appeler par son nom, à savoir le symptôme ». L'époque de l'enfance est donc décisive pour le sujet, comme nous le savons depuis Freud.

Ce *Wiwimacher* s'est introduit dans le circuit avec les premières jouissances, que Lacan spécifie d'être les premières érections de Hans. Le petit Hans, angoissé par cette jouissance, ne cherchera qu'à « l'incarner dans des objets tout ce qu'il y a de plus externes, à savoir dans ce cheval qui piaffe, qui rue, qui se renverse, qui tombe par terre [...] son symptôme, c'est l'expression, la signification de ce rejet [de cette jouissance] ». Car la jouissance issue de ce *Wiwimacher* lui fait peur, elle « lui est étrangère, au point d'être au principe de sa phobie ». Cette peur de Hans souligne l'hétérogénéité de la jouissance : elle n'est pas autoérotique, mais hétérogène ou « hétéroérotique », comme le dit Lacan. Ce jeu de mots entre auto et hétéroérotique, nous l'interprétons ainsi : cette jouissance, quand elle entre en jeu, court-circuite le monde des pulsions partielles dans lequel baignait l'enfant, monde des objets *a* avec lesquels il construisait son monde. Rappelons-nous là ce que disait Freud du savoir : il se construit avec le corps – *confer*, par exemple, les théories sexuelles infantiles (où l'idée de l'enfant excrément provient de la pulsion anale).

Ces réflexions de Lacan sur le phallus de Hans font écho avec ce qu'il en disait des années auparavant, en 1957, dans *La relation d'objet*⁵ : son pénis commence à remuer sous l'effet de la pulsion et Hans commence à se masturber ; son pénis devient réel et cela angoisse l'enfant. La jouissance phallique, quand elle survient, demande un traitement et Hans la traite avec son symptôme. Le cheval qui fait peur délimitera l'espace

5. J. Lacan, *Le séminaire, Livre IV, La relation d'objet, 1956-1957*, Paris, Seuil, 1994, p. 225.

de la phobie ; comme le dit Lacan, Hans préfère avoir peur de quelque chose – du cheval – plutôt que d'être dans une angoisse sans nom. La peur est une nomination de l'angoisse au champ de l'Autre : elle donne un objet à une angoisse causée par une jouissance par trop réelle par le fait que l'enfant ne peut ni la représenter ni la signifier. La jouissance phallique est une intruse et la phobie se fait réponse à cet intraitable ⁶.

Cet hétérogène de la jouissance phallique, entendons-le comme n'entrant en fonction, et posant problème au sujet, que quand l'altérité entre dans le circuit du désir. D'abord, cette altérité s'impose sous l'espèce du féminin, c'est-à-dire quand la part de l'Autre qui n'est pas la mère surgit ; quand « la part femme » en tant que désirante, autrement que comme une mère, émerge. Cette assumption d'une femme désirante se produit quand l'enfant s'aperçoit qu'il ne satisfait pas la mère : on peut dire qu'une part (une partie) de la mère devient énigmatique, et qu'un caprice ombrageux la caractérise ; c'est ce que Lacan nomma « la mère réelle ». Puis une seconde altérité apparaît, c'est le père, qui va dompter, désensauvager la part femme de l'Autre maternel en l'orientant sur le phallus : le caprice maternel se transmue en désir et c'est là que l'Autre manquant, l'Autre castré, émerge pour le sujet (\bar{A}).

Avant cela, le sujet complétait imaginativement son Autre (A), et Hans, comme tout enfant, vivait dans un monde, a avancé Isabelle Morin, où les échanges avec l'Autre maternel se faisaient *via* les objets de la pulsion. *Le fort-da* vient souligner que l'enfant prend acte que la mère va et vient, « va » surtout, se satisfaire ailleurs, parce que lui, l'enfant, n'est pas son phallus imaginaire. Celui qui détient l'objet qui comblerait la mère, c'est un autre, le père, c'est lui qui a le phallus.

D'où identification au père quand on choisit d'être garçon, et séduction du père pour avoir le phallus qui manque quand on est fille. On voit là l'orientation du désir sur le phallus, voulu de manière différente pour les deux sexes. « Phallus » est le terme que le névrosé met en place pour signifier qu'il désire, soit qu'il manque. Mais, quand le sujet s'oriente du père, l'enfant perd la satisfaction tirée jusque-là de la mère : c'est ce que Freud nomme l'objet perdu. L'objet *a* est l'objet perdu opéré par l'identification symbolique au père ou par le désir pour le père, selon les sexes. L'objet du désir, c'est le phallus ; l'objet perdu, c'est *a* – que Lacan nommera objet cause du désir.

C'est cela, la sortie de l'infantile, soit la déperdition de la jouissance polymorphe au profit de la jouissance phallique. C'est cela que l'enfant doit accomplir pour ne plus avoir peur de la jouissance de l'organe en « en faisant quelque chose », soit en faisant passer cette jouissance au signifiant, en la symbolisant ⁷. Il y a donc un nouage du réel (la jouissance pénienne – qui deviendra phallique de par ce nouage même –),

6. I. Morin, *La phobie, le vivant, le féminin*, Toulouse, PUM, 2006.

7. Cf. S. Alberti, « La vacillation du partenaire chez l'adolescent », *Trèfle*, n° 2, p. 63-79.

de l'imaginaire (le corps) et du symbolique (le langage lesté par le signifiant phallique), nouage donc qui doit s'effectuer.

Ce qui manque à Hans, c'est la signification phallique de cette jouissance pénienne qui demeure pour lui à son réel, donc énigmatique. Le petit Hans n'arrive pas à effectuer de nouage R.S.I., la jouissance est d'abord laissée à son réel angoissant⁸. Dans ce cas, c'est le rond du réel qui vient à se délier : la jouissance de l'organe demeure réelle et ne passe pas au phallique. La phobie vient là pour nouer ce qui est venu à se rompre, elle vient attraper le sans amarre du réel pour le nouer à l'imaginaire et au symbolique : c'est le nouage de la structure R.S.I. par le symptôme. Certes la phobie est l'érection d'un objet phobique (le cheval), mais aussi se déclenche tout un travail intellectuel : toutes ces cogitations que Hans met en place dans ses mythes – comme Lacan les a appelées dans le *Séminaire IV* –, soit toutes les solutions logiques élaborées par l'enfant pour répondre de ce qui lui faisait peur, soit la castration.

Qu'est-ce qui n'a pas joué chez Hans ? Ce n'est pas le père symbolique puisque le Nom-du-Père est en fonction : Hans connaît la loi de l'interdit de l'inceste puisqu'il a peur de la castration. Freud l'avait avancé, ajoutons que cette peur de la castration provient de l'émergence de la castration maternelle et de son imaginariation : la mère manque de l'objet (l'organe pénien) qui le fait jouir, et ceci pourrait bien lui arriver à lui aussi. Nous ne faisons là que reprendre une idée de Freud : la rencontre avec la castration féminine amène l'angoisse de castration pour le garçon.

Freud avait mis en exergue la persistance du désir incestueux de Hans pour sa mère, le père échouant à le frapper d'interdit : l'agent de la castration, qui est le père réel, n'entre pas en fonction chez Hans. Il y a un trop à jouir de l'objet maternel, et la jouissance phallique entre en jeu pour Hans sur ce fond-là. D'où le fait que, de par l'interdit mis en place, Hans connaît l'angoisse de castration : on va réellement lui couper le fait-pipi. Mais qui ? Le cheval, qui est une figure de la jouissance, soit une figure du père réel, le père de Hans étant par trop gentil et pas assez jouisseur pour faire un agent de la castration crédible.

Retenons en ce point le fait que l'irruption d'un réel (ici pulsionnel) déclenche l'angoisse dont l'insupportable demande une solution, un traitement.

Temporalité du sujet : la rencontre de la drogue se fait à « l'adolescence »

Dans la psychose, la psychanalyse a bien repéré les moments et le mécanisme de déclenchement, qui est causé par l'impossibilité de faire appel au Nom-du-Père,

8. Notons aussi l'angoisse de Mishima qui, plus tard, vers 12 ou 13 ans, se trouva empli de cet affect devant son pénis qui avait l'étrangeté d'un « curieux jouet » (*Confession d'un masque* [1958], Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1983, p. 39).

aux significations habituelles, à tel ou tel moment de la vie. Ainsi Schreber n'a-t-il pas pu assumer sa nomination à un poste de pouvoir, ou encore Cantor déclencha-t-il sa psychose cinq ans après la découverte des nombres transfinis.

Pour la névrose, peut-on parler de déclenchement ? Il semble bien qu'il y ait pour le sujet un moment où la vie devient insoutenable. Est-ce pour cela que l'adolescence est tellement à la mode aujourd'hui, parce qu'on cherche à traquer ce moment de déclenchement, sans doute plus subtil dans la névrose que dans la psychose ? Cette discrétion du déclenchement névrotique provient du fait que la névrose infantile a permis la mise en place des éléments structuraux minimaux : objet perdu (*a*), phallus, Nom-du-Père, fantasme. La névrose infantile est un temps pour comprendre qui se terminera sur une conclusion qui est le choix de la structure. Aussi, peut-on parler à proprement parler de déclenchement dans la névrose ?

Pour Freud, à l'évidence il y a un déclenchement : 27 ans pour l'Homme aux loups, confronté à un choix devant l'objet féminin (son désir est divisé, comme le fut celui de son père, entre une femme riche et une femme aimée), 18 ans pour Dora après la scène du lac, quand le quadrigue des échanges avec son père et les K. n'aura plus de raison de tourner rond, 16 ans pour Emma (*Esquisse d'une psychologie scientifique*) dans sa rencontre avec son désir sexuel sous l'espèce d'un certain beau vendeur dans un magasin de vêtements, ou encore, toujours dans les cas freudiens, Emma ou Katharina dans les *Études sur l'hystérie*. Pour Freud, le symptôme ne peut être qu'une formation post-œdipienne ; nous y voyons deux raisons.

La première ressortit à la première étiologie freudienne du symptôme, telle qu'on la trouve dans la *Neurotica*. Dans ce cadre théorique, le symptôme commémore une jouissance rencontrée par le sujet en un temps présexuel, celui de l'infantile. Le symptôme se formera quand le sens sexuel de cette jouissance sera découvert, car seul le langage en tant qu'il est lesté par le signifiant phallique donnera sa signification de sexe à cette jouissance traumatique. « Traumatique » veut dire réelle, dans le sens où, quand elle s'est produite, elle n'a pas trouvé de signifiant pour la nommer, elle était hors sens pour l'*infans*.

Nous avons donc une expérience infantile dénuée de sens pour le sujet, constituée « d'expériences sexuelles vécues dans le propre corps, de rapports sexuels ». Cela veut dire que le sexuel s'est inscrit sur le corps, il s'est fait trace d'une jouissance hors signification et ce en excitant une zone érogène, sans que le sujet connaisse la nature sexuelle de cette expérience. Le symptôme n'éclatera que plus tard, quand un embarras du désir surgira dans la réalité du sujet. Nous renvoyons à la fameuse Emma de l'*Esquisse...* quant à cette causalité dédoublée du symptôme ?

9. ... et au commentaire qu'en a fait Serge André dans son ouvrage *Que veut une femme ?*.

Ce qui donne consistance, à notre sens, aujourd'hui encore à la *Neurotica*, c'est ce que disaient les hystériques à Freud sur le divan, en ces années 1895-1897 : cette jouissance phallique n'est ordonnée que par la rencontre avec l'Autre – et n'est pas le fait de la maturation d'une sexualité soumise à l'impératif de la reproduction –, d'où son aspect traumatique. Ce que disent les patientes de Freud, c'est que cette jouissance est éruptive, qu'elle n'apparaît jamais au bon moment, qu'elle surprend le sujet précœdipien (c'est ce que Lacan nommera le *troumatisme*).

Ce modèle de la *Neurotica*, Freud l'abandonnera, quand il trouvera justement l'existence du complexe d'Œdipe, dans le travail de deuil qui suivra la mort de son père, survenue en 1897. Cette découverte a ceci de logiquement déterminant que les hystériques, dans le transfert, remontaient à un attentat sexuel survenue très tôt : l'Autre – le père, l'oncle, le frère – les avait agressées. L'Œdipe, soit le désir pour le père, devient donc la cause de ce qui motive ce souvenir. Ce souvenir devient donc un fantasme : l'agression par le père n'est qu'une façon de dire le désir de rapports sexuels avec lui.

Le deuxième point est le complexe d'Œdipe, qui devient donc central dans la théorie de Freud à partir de 1897 et qui lui permet d'effectuer un déplacement de la scène du réel (la séduction par un adulte) à la réalité psychique. Le complexe d'Œdipe et la castration deviennent les nœuds de l'inconscient et ce sont eux qui dorénavant vont motiver les formations symptomatiques. Le trop d'amour pour le père (Dora) va conduire le sujet à réagir face à ce qui est devenu interdit du fait de l'introduction de la loi de l'interdit de l'inceste. Les symptômes se constituent alors face au retour d'un refoulé qui concerne un reste de désir incestueux.

Soulignons qu'en 1926 la réalisation pulsionnelle est sur le devant de la scène, ou plutôt la non-réalisation pulsionnelle, qui vient demander de ce fait satisfaction ; nous sommes à l'époque de la deuxième topique, où le « ça », réservoir pulsionnel, entre en scène. La pulsion s'articule au complexe d'Œdipe et à l'angoisse de castration. Cette difficile question est à rechercher dans la formule du fantasme fondamental tel que l'écrit Lacan ($\$ \diamond a$), qui articule le sujet et ce qu'il est comme objet pour l'Autre – objet qu'il est pour l'Autre hors de la circonscription phallique introduite par le père symbolique. C'est cela qui leste la jouissance d'un reste infantile : ce rien que je suis pour l'Autre – à bouffer, à chier, à regarder, à humilier, selon les quatre objets pulsionnels. Autrement dit, la sexualité infantile va permettre à Freud de penser les fixations de jouissance dans le symptôme (par exemple, oralité dans l'hystérie, analité dans la névrose obsessionnelle).

Mais pourquoi s'embarrasser de ce déclenchement de la névrose, alors que les symptômes existent chez l'enfant, comme nous l'ont montré Hans et sa phobie ? Parce que la phobie de Hans vient répondre de l'irruption de la jouissance phallique dans

le monde des pulsions partielles qui organisaient jusqu'à présent la jouissance et, disons, la « représentation » du monde de l'enfant. Hans a eu quelque mal à traverser le moment œdipien qui correspond à la névrose infantile : premier temps d'articulation de la jouissance au phallus. Cette phobie vient en place de la névrose infantile, qui passe en principe inaperçue chez l'enfant, quand le père réel accompagne l'action du père symbolique. Nous posons donc comme un cas particulier celui où la névrose infantile se transmue en phobie durable : c'est le choix de la névrose selon une modalité phobique, choix du sujet contraint par le défaut du père réel et la mise en place du père symbolique.

Les enfants ont des symptômes, on peut même dire qu'autrement il n'y aurait pas de nouage R.S.I., puisqu'il y a toujours le point de la jouissance en défaut de nomination paternelle qui défait le nouage. Pour Lacan, le symptôme effectue donc un nouage supplémentaire au Nom-du-Père, il répare, il raboute le nœud. Les symptômes induisent ce que les parents appellent communément les « traits de caractère ». Le symptôme freudien est post-œdipien, car il a toujours une signification sexuelle et il est du père, car il est toujours en son fond incestueux, selon différentes modalités. Ce second temps de sa constitution a toujours à voir avec le père, il est toujours une solution découlant du père.

Venons-en à la toxicomanie en l'examinant à l'aune de la double temporalité du symptôme. La clinique nous dit que le haschich est souvent découvert vers 13 ou 14 ans, et les drogues plus dures plus tard, souvent vers 16 ou 17 ans, quelques fois encore plus tardivement. L'alcool est rencontré aussi dans cette même période. L'appétence pour le produit vient à ce moment que nous désignerons de ce terme non freudien d'« adolescence » (puisque Freud, lui, s'orientait de la pulsion et non du phénomène « teen », pour dire que quelque chose se passait dans la subjectivité).

Si pour Freud « la puberté peut être une période favorable de déclenchement de la névrose, parce qu'il y a accroissement de la libido, et donc frustration et régression possible ¹⁰ », il semblerait que, à côté de ce problème économique de la poussée du pulsionnel – parce que le corps est agité par l'énigme du réel de la mise en place hormonale –, ce qui est déterminant en ce temps, c'est que le sujet effectue des choix : non pas de structure, comme le soutient Bergeret, par exemple, mais d'objet. C'est le temps où le désir sexuel peut s'acter, et de ce fait le sujet est confronté à l'Autre en tant que sexuel *et* permis.

10. S. Freud, « Sur les types d'entrées dans la névrose » (1912), dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1974 (2^e éd.).

Freud nous donne au moins une indication en pointant que le sujet se déterminera quant à ses partenaires par rapport à ses premières amours œdipiennes¹¹. Soulignons juste la part importante de la conclusion œdipienne de l'infantile pour Freud : quelque chose est en place qu'il faudra confirmer dans cette deuxième temporalité du sexuel, puisque ce sont pour Freud les premières rencontres de l'enfant qui sont déterminantes¹².

Les amours toxicomanes s'ouvrent au moment où l'objet de désir se rencontre *en tant que possible*. Le monde s'ouvre au sujet, un monde où il a à jouer sa partition : c'est le temps pour lui de faire – comme il le peut – avec le refoulement imposé par la loi de l'inceste et de mettre à l'épreuve son désir, c'est-à-dire d'éprouver ce nouage, qui s'est fait pour chacun, de la jouissance à la Loi. C'est le temps d'assumer son désir en tant que ce qui se nomme « désir » est passible du lien social, et de tenter, dans le semblant, de joindre l'un à l'autre – dans le semblant et non dans le réel, c'est ce que voulait dire Lacan quand il posait que « le rapport sexuel n'existe pas ».

Le haschich et l'alcool accompagnent souvent les sujets des deux sexes dans les premiers pas de leurs rencontres : cela lève les timidités, les hontes, les inhibitions. Nous savons tous les maints embarras que le sujet connaît en cette occasion : questionnement sur son homosexualité pour l'hétérosexuel, assomption de l'homosexualité pour celui qui l'est vraiment, timidités face à l'autre sexe, questions sur la désirabilité d'un corps en pleine mutation – occasions de multiples hontes et dégoûts –, questionnement sur les idéaux qui remettent en cause la garantie du père au profit de celle du groupe de semblables, etc.

Mais, comme le notait Freud, « ce n'est pas tout un chacun qui, ayant eu l'occasion de prendre durant un certain temps de la morphine, de la cocaïne, du chloral ou autre, développe de ce fait une appétence pour ces choses ». Quelques-uns seulement répondent à l'engouement du produit au point de s'en faire les esclaves.

Est-ce alors le second temps du symptôme qui serait court-circuité dans l'intoxication, temps où l'inconscient d'Emma interpréta la rencontre avec l'épicier comme rencontre avec le sexuel, pour avoir croisé dans un magasin – trait liant les deux situations – le sourire d'un joli vendeur, supposé par elle comme jouissant d'elle puisque le sourire fut lu comme effet d'une moquerie du groupe des vendeurs ? D'où le déclenchement de sa phobie des magasins.

11. S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905), Paris, Gallimard, 1991, p. 131-132. Plus tard, dans *Totem et tabou*, Freud soulignera que les premiers désirs sexuels de l'homme adolescent sont toujours de nature incestueuse (*Totem et tabou* [1912-1913], Paris, Payot, coll. « PBP », 1992, p. 187).

12. S. Freud, *Moïse et le monothéisme* (1937-1939), Paris, Gallimard, 1972, p. 168. Ou encore « La psychologie du lycéen » (1914), dans *Résultats, idées, problèmes I*, Paris, PUF, 1984, p. 230.

Est-ce cette formation symptomatique qui vient à ne pas éclater dans la toxicomanie, le sujet fuyant dans l'illusion d'une complétude plutôt que d'affronter, en s'armant de son symptôme, l'inconscient sexuel, avec son manque créant l'incomplétude, laissant ainsi le sujet nu pour affronter son désir, sans secours du symptôme qui le défend de la jouissance et donc de l'angoisse ?

Est-ce une sorte de « réécriture du symptôme » qui ne s'effectue pas, réécriture qui se doit d'intégrer ces deux inédits de la puberté que sont le bouleversement hormonal réel – qui vient troubler encore une fois le sujet – et la possibilité, voire l'injonction de tenir sa place dans le désir face à un partenaire ? Ces deux nouveautés – un événement de corps que le sujet doit nouer à l'acquisition d'une place sexuée dans le lien social – ont comme incidence psychique une poussée de la libido et un retour du refoulé, ce qui fait que, pour Freud, ce moment est un temps propice à l'élaboration de ce qu'il nomme des « solutions morbides ¹³ », qui sont aussi bien des solutions défensives contre l'angoisse suscitée par l'énigme de sa propre jouissance.

Autrement dit, les drogues dures du sortir de l'adolescence ne viennent-elles pas à la place de solutions qui sont inventées par chacun pour assumer son désir et faire avec ce qui vient se signifier dans l'inconscient des premières rencontres avec le réel du sexe ?

Le sujet toxicomane ne choisit pas, comme l'Homme aux rats, il est vrai un peu plus vieux que les adolescents, de faire flamber son symptôme, c'est-à-dire d'en avoir la ressource (en tant que le symptôme est une défense) devant ce qu'il a à assumer : le non-rapport sexuel, l'autre sexe, ce qui souligne toujours la déficience du père, carence paternelle patente dans le cas de l'Homme aux rats.

Sonia Alberti a beaucoup travaillé sur l'adolescence, et ce qu'elle écrit nous délivre un peu de toutes les platitudes proférées dans la littérature sur ce qui est à considérer comme un temps logique. Temps logique de la puberté, car moment de résolution d'un problème nouveau se posant au sujet : comment lier l'irruption d'une jouissance de corps et le partenaire comme possible ? Ce nouage s'effectue au mieux non plus sous l'égide de l'Œdipe, comme ce fut le cas pour sortir de l'infantile, mais au contraire en se passant du père, tout en s'en servant. Ce qu'en disait Robert Musil en 1906 dans *Les désarrois de l'élève Törless* ou encore ce qu'en dit aujourd'hui Jean-Paul Dubois dans les premières pages d'*Une vie française* déploient toute la complexité de l'affaire.

Le Nom-du-Père indique la direction du désir pour être comme le père si on est un garçon, aller de ce côté-là aussi si on est une fille ¹⁴, mais différemment, comme nous

13. S. Freud, *Moïse et le monothéisme*, *op. cit.*

14. S. Alberti, « La vacillation du partenaire chez l'adolescent », *op. cit.*, p. 69.

l'avons évoqué. Le sujet n'est pas démuné d'appui symbolique, le complexe d'Œdipe a déjà donné une direction au névrosé pour signifier la jouissance sous l'égide du signifiant phallique.

Sonia Alberti souligne que l'adolescence est le moment de la chute des idéaux parentaux, le moment de se défaire d'eux. Freud nous indiquait que, l'enfant arrivé à la phase de latence, le père comme idéal venait à chuter ; il y a une faille du père, qui se déploie dans ses multiples imaginisations. L'enfant arrive à la puberté en ne croyant plus au père comme il le faisait plus petit. Jusque-là le père a pu être sauvé, et cela est important pour le sujet névrosé, parce qu'il a surtout horreur de la castration de l'Autre¹⁵, du fait de la dissolution du lieu de la garantie, ramenant le sujet à sa détresse fondamentale. À l'adolescence, les failles de la fonction paternelle sont si grandes que le sujet ne peut plus faire l'économie de les regarder en face, de telle sorte qu'il y a une vacillation de cet idéal du père, jusque-là partenaire privilégié du sujet. Si l'inscription du Nom-du-Père dans le symbolique a fonctionné, comme dans la névrose, son rapport au père, soit à l'Œdipe, permettra au sujet de maintenir malgré tout une référence au père, c'est-à-dire d'avoir un désir orienté par le phallus. S'il est trop névrosé, il aura du mal à dépasser sa fixation au père idéalisé, soit il reculera devant la castration du père, soit, comme c'est nous semble-t-il le cas de l'Homme aux rats, il tentera de réparer un père qui n'est pas sans faute.

Ce qui vacille donc à l'adolescence est ce soutien du père, ce père auquel le sujet a voulu croire. Cela est mis en question et peut être un moment de dénouement. Le père idéal défaillant s'efface et le sujet peut, si le Nom-du-Père est inscrit dans le symbolique, choisir n'importe qui, mais pourtant quelqu'un : un partenaire sinthome par exemple. Une solution est inventée par le sujet pour assumer son désir : sinthomatique au mieux – et sans doute peut-on glisser là la création en tant que le créateur fait son œuvre avec sa part de réel – ou, moins bien, symptomatique : Dora comme l'Homme aux rats ont des solutions symptomatiques qui ne se passent pas du père, qui ne lâchent pas avec le père, et c'est là qu'éclate la névrose.

Nous avons une autre solution, celle du film d'Étienne Chatiliez, *Tanguy*, qui met en scène la prolongation du temps de la non-décision. Ou encore, autre solution, celle du toxicomane, qui, lui, se passe du père : il ne s'en sert pas, en tant qu'il ne choisit pas la castration, ni donc la jouissance phallique.

En ce temps de la mise en demeure faite au sujet de désirer pour son compte, un choix s'effectue : non pas celui de la structure, cela s'est déjà fait au temps œdipien, nous l'avons effleuré avec Hans, mais celui de se servir du phallus sans l'appui d'un

15. *Ibid.*

autre qui en serait le détenteur : le père. Ajoutons que la solution issue directement de la névrose infantile ne peut être qu'une solution par le père : solution œdipienne.

La sortie dans le monde du sujet, temps que l'on nomme aujourd'hui l'« adolescence », est le moment où chacun peut se déprendre du père dans un lien social sans religion, le nôtre pour l'instant, et c'est comme une chance à saisir. Ou alors le sujet peut rester assujéti au père et c'est en cela qu'il sera névrosé, c'est-à-dire choisira la solution commune.

La toxicomanie se situe en ce point comme une solution qui contourne la castration en tant que façon de faire avec le phallus. C'est faire avec le manque puisque le phallus n'est pas l'objet : l'homme – qui n'est pas sans l'avoir – se doit de le donner à une femme et une femme d'aller le chercher chez un homme, comme Lacan l'avance de façon différente dans le *Séminaire IV* et dans le tableau de la sexuation du *Séminaire XX*. Il y a aussi le choix homosexuel qui place le don et la réception phalliques entre partenaires du même sexe.

La solution toxicomane relève d'une impasse subjective, le sujet tentant de contourner la castration et de ne pas s'appuyer sur son symptôme, allant parfois jusqu'à l'économie de son invention. Elle répond de la forme actuelle du malaise dans la civilisation qui noue technosciences et idéologie libérale, produisant une consommation de masse, dont le moyen est le système capitaliste à l'heure de la mondialisation. Nous ne développerons pas cette question, tant sont nombreux les articles s'y rapportant.

Nous concluons en soulignant de nouveau que cette thèse posant la toxicomanie comme venant à cette place du symptôme s'appuie, outre sur une raison logique, sur l'apparition de l'angoisse massive qui fond sur le sujet à l'arrêt du produit. L'angoisse vient signaler que le sujet ne peut s'appuyer sur une des solutions symptomatiques ou sinthomatiques citées, au moins dans le premier temps de sortie de la toxicomanie. C'est cela qui, dans la cure ou toute autre prise en charge, sera à construire en s'appuyant sur les possibilités offertes par la structure : aider le sujet à construire son sinthome semble être la solution psychanalytique de faire avec les sujets ayant choisi la solution toxicomane.